

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche

**Herausgeber:** Le pays du dimanche

**Band:** [8] (1905)

**Heft:** 40

**Artikel:** Le chant national japonais

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255508>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LE CHANT NATIONAL JAPONAIS

PIANO.

Ki mi ga yo vva chi yo ni ya chi yo ni sa ga re i haho To na ni ko ke no mu Su ma de.

Que la dynastie reste à la tête de la nation jusqu'à ce que les cailloux se changent en montagnes et les montagnes en marais.

## L'art d'être grande dame.

Il est entendu que nous sommes dans un siècle égalitaire et sous un régime essentiellement démocratique; pourtant, l'on me permettra de garder cette périphrase qui exprime parfaitement ma pensée.

La « grande dame » n'a pas forcément de titre ni de situation fort élevée, elle peut être simple bourgeoise; elle est un « état d'être ».

La grande dame est la femme du monde par excellence, celle que l'on désigne aussi par des expressions malheureusement un peu démodées « comme il faut » ou de « bon ton ».

La grande dame, où qu'elle se trouve, inspire le respect, les égards par son attitude.

Elle n'a l'aspect ni arrogant, ni hardi, ni timide; son aplomb est simple et naturel. Elle n'est point bégueule, mais inspire à tous la correction par sa dignité naturelle. Sa gaieté est discrète, ses expansions réservées. Elle n'élève pas la voix, parle avec une extrême pureté, se montre polie sans exagération ni désinvolture. Elle évite les chuchotements; elle ignore les « mines », les coquetteries ridicules et exagérées. Elle n'est ni guindée ni familière.

La grande dame se montre exactement pareille pour les étrangers que pour ses connaissances. Elle réserve son charme pour ses intimes et ne se livre qu'à bon escient et en toute sécurité.

Le secret du respect sans bornes qu'elle provoque est dans l'imperméabilité correcte et pleine d'urbanité de son extérieur. Devant elle, on se sent devant une personnalité qui ne se révèle — fièrement — qu'à ceux qui le méritent.

La grande dame n'attire jamais l'attention; elle la repousse.

Pour oser adresser un compliment à une grande dame, il faut s'y juger autorisé; sans quoi il sonnerait comme une insulte.

La grande dame marche dans la vie, comme entourée d'une atmosphère spéciale qui écarte d'elle les impertinents, les balourds, les imbéciles; elle paralyse l'élan des sots bavards, corrige le langage inconvenant des impertinents, élève et épure les pensées des médiocres.

La grande dame a de l'éducation, de l'acquis personnel, de la réflexion, de l'expérience. Toutes celles qui veulent lui ressembler doivent s'instruire, lire, réfléchir, observer et modérer leur être intérieur comme leur individu extérieur!

Une femme impatiente, colère, criarde ne sera jamais une grande dame. Non plus que celle qui se familiarise trop avec ses domestiques ou les traite avec une hauteur exagérée.

La vaniteuse, l'importante, celle qui se prise et prise les mérites des siens à un taux exagéré, qui se vante, s'étale, est aussi loin de la grande dame que le roquet ressemble peu à l'élegant lévrier.

Tous les accents de terroir, les manies locales sont incompatibles avec la qualité de grande dame.

Dans sa mise, dans son train de maison, jamais la grande dame ne souffre d'ostentation, de luxe tapageur. Son élégance s'accorde strictement à sa fortune, à son âge et à son extérieur.

Mme Camille PERT.

## La tuberculose et le paysan.

## L'hygiène rurale.

La dépopulation ou, pour être plus exact, la repopulation insuffisante de la France ne vient pas seulement du trop faible excédent de la natalité sur la mort, mais aussi à l'indifférence contre la maladie qui fait perdre tous les ans 500,000 âmes qu'il ne serait pas impossible de conserver.

La tuberculose est un des agents les plus terribles de cette mortalité, car tout en étant « la plus évitable des maladies évitables » elle tue annuellement 150,000 Français et en contamine un demi-million.

Elle passe pour une maladie citadine, mais si elle fait dans les villes 75,000 victimes, elle en fait tout autant dans les campagnes, seulement, comme dans celles-ci elles sont plus disséminées, on est moins frappé de leur nombre.

Il est temps que les pouvoirs publics tout en continuant à prendre toutes les mesures d'hygiène et d'assistance possibles pour enrayer le mal dans les villes se préoccupent aussi de sa pénétration dans les campagnes. Ce sont, du reste, celles-là qui ont contaminé celles-ci. Le paysan a rapporté trop souvent la tuberculose de son passage à la caserne, mais le plus souvent encore elle a été propagée par les citadins malades venus à la campagne pour chercher la lumière et l'air pur et, comme elle est éminemment contagieuse, elle a fait par une progression en quelque sorte mathématique, d'effroyables et rapides ravages parmi l'élément de la race le plus sain et le plus robuste et qui était jusqu'ici indemne.

Suivant une marche progressive, la tuberculose s'avance donc partout et rayonne dans la campagne française. Cependant elle a trouvé des foyers plus propices que d'autres, notamment dans la région parisienne, la Bretagne et certains districts de la Sologne.

L'homme est d'abord atteint, puis c'est le tour des animaux, car le bétail, la vache laitière surtout, les porcs, les poules, pigeons sont comme l'homme soumis au fléau, et c'est comme un horrible échange du germe morbide qui s'opère de l'homme à l'animal et de l'animal à l'homme.

On ne sait pas assez combien d'étables sont la proie de la tuberculose. Dans un canton du Nord, un vétérinaire a constaté que, sur 876 vaches ou bœufs examinés par lui en 1901 et en 1902, il en avait trouvé 97 atteints et, sur les 97, 41 fournissaient du lait, c'est-à-dire le poison.

Le paysan tuberculeux est sans doute mieux à l'aise pour traiter son mal que le citadin, mais il est moins avisé que celui-ci du traitement et du régime à suivre et c'est de quoi il faudrait d'abord l'instruire par tous les moyens de publicité dont les pouvoirs publics disposent.

Il est aussi indispensable de faire son instruction hygiénique et c'est l'affaire des instituteurs d'agriculture.

Il faudrait toujours des étables séparées de la maison d'habitation et celle-ci, si modeste qu'elle soit devrait être toujours pourvue de nombreuses fenêtres. La suppression prochaine, il faut l'espérer, de la contribution des portes et fenêtres contribuera beaucoup à ce progrès.

Une grosse lacune dans l'hygiène rurale provient aussi de la stagnation du fumier. Le purin s'infiltre dans le sol et va souiller les eaux souterraines qui alimentent la ferme ou le village. Il faudrait se décider partout à recueillir le fumier dans des fosses dallées ou cimentées, et à tenir propre les mares où le bétail va s'abreuver. Le bétail ne peut qu'y gagner, le danger de la tuberculose même à part.

L'abattage des animaux est encore une cause d'infection. Il faudrait abattre loin des lieux d'habitation, recueillir le sang par des rigoles dans les fosses imperméables et enterrer profondément ou brûler dans un four réservé à cet usage les entrailles et les détritus.

En somme c'est l'accumulation des ordures de toutes sortes dans les maisons, dans les cours, dans les rues du village qui sont le plus grand danger pour l'état sanitaire des campagnes.

Mais il faudrait aussi réformer l'alimentation du paysan et lutter surtout contre la tendance que le paysan a de gar-